

Roman et traduction

Caroline R. Paquette, Isabelle Beaulieu, Michel Nareau, Marie-Michèle Giguère,
Thomas Dupont-Buist, Paul Kawczak, Olivier Boisvert et Nicholas Giguère

Numéro 171, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquette, C. R., Beaulieu, I., Nareau, M., Giguère, M.-M., Dupont-Buist, T., Kawczak, P., Boisvert, O. & Giguère, N. (2018). Compte rendu de [Roman et traduction]. *Lettres québécoises*, (171), 33–44.

Ficelles

Caroline R. Paquette

Dans son *Petit manuel des amours toxiques*, Véronique Papineau explore (longuement) son sujet de prédilection : le couple, dans ce qu'il a de pire.

« Je le quitterai quand j'en aurai la force. » C'est à la fois un souhait et une promesse qu'Alice sait ne pas pouvoir tenir. Pourtant elle s'y accroche, et nous avec elle, tout au long de ce troisième opus de Véronique Papineau. Si son précédent roman, *Les bonnes personnes*, por tait sur la vie après une séparation, son *Petit manuel des amours toxiques* s'articule autour d'une rupture aussi nécessaire qu'inaccessible. L'autrice y renoue avec les thèmes qui lui sont chers – le couple, l'adultère, les choix que l'on fait : partir ou rester ?, de même que la maladie mentale, évoquée notamment dans le recueil *Petites histoires avec un chat dedans (sauf une)*. À la différence qu'ici le chat a été remplacé par un chinchilla, sautillante métaphore d'Alice et des obsessions qui tourbillonnent dans sa tête.

Le mauvais rôle

La protagoniste a le début de la trentaine quand elle rencontre Renaud, sur la Côte d'Azur, où elle rumine l'infamie d'une existence de célibataire (c'est elle qui le dit). Même si cet homme n'est pas du tout son genre, elle se laisse prendre au jeu : un souper, un dernier verre, « la langue de Renaud dans sa bouche », une relation sexuelle, son numéro à elle dans sa poche à lui. Et, une semaine plus tard, un coup de téléphone. Récurrentes dans l'œuvre de Véronique Papineau, les références à la comédie surgissent ici, montrant à la fois l'importance démesurée que porte l'homme d'affaires aux apparences et le rapport malsain – dominant/dominée – qui s'installe déjà :

Il lui avait semblé se retrouver dans un scénario dont elle venait tout juste d'apprendre qu'elle y tiendrait un rôle principal, mais dont elle ignorait les répliques, avec une mise en scène scrupuleusement réalisée par Renaud et de laquelle elle ne pouvait pas déroger.

Il est, de fait, trop tard pour baisser le rideau : bientôt, Alice forme officiellement un couple avec celui qui parle tant qu'on le croirait « en performance devant public ». Les phrases assassines, les regards condescendants, les petites et grosses agressions s'enchaînent. Cinq ans plus tard, Renaud la manipule avec tant de doigté qu'elle n'arrive plus à se faire confiance. Il lui a tout pris : sa santé mentale (elle multiplie les crises d'anxiété), ses amis, sa passion et son travail (elle ne dessine plus, alors qu'elle gagnait sa vie comme illustratrice – elle est dorénavant femme à la maison). Sans compter qu'elle est la mère d'un petit garçon, qu'elle aime mais qu'elle ne voulait pas forcément, ayant toujours associé la maternité à une « forme d'asservissement ». Un sombre présage qui aura tôt fait de se réaliser ; Jonas est, en effet, l'ultime chaîne à ses pieds.

Le couple, c'est (presque) tout

Alice le sait, le geste le plus banal peut servir de munition à Renaud : oublier de tirer la chasse d'eau, par exemple, ou avoir prévu une

piñata pour une fête d'enfants – laquelle offre certaines des scènes les plus réussies du roman, au croisement du parfaitement futile et du tragique. Cette violence insidieuse qui s'immisce partout, cette aliénation qui amène l'héroïne à se ranger du côté de son bourreau sont à la fois fascinantes et insupportables. Littéralement colonisée, la protagoniste va même jusqu'à reprendre à son compte les tactiques et les discours déloyaux de Renaud, au désespoir de son amant.

Si les mécanismes surnois de la manipulation sont bien montrés, ils sont parfois dilués dans des explications évidentes et répétitives sur la situation périlleuse que vit Alice. Autre faiblesse : le personnage de la jeune femme lui-même, qu'on aurait souhaité plus entier. Peut-être l'a-t-on voulu ainsi, pour souligner les effets dévastateurs de l'emprise de Renaud, mais il reste qu'on a plaqué ici et là des allusions à ses « intérêts », à ses « valeurs profondes », à sa « vision du féminisme », sans les déployer nulle part. Toutes ses réflexions s'articulent autour des hommes, que ce soit celui qu'elle voit en cachette ou le père de son enfant.

Bien que ce *Petit manuel des amours toxiques* reprenne certains codes du roman sentimental ou de la *chick lit* – des genres qu'on a souvent associés au travail de Véronique Papineau –, il s'en écarte aussi, par la fin notamment. Il faut dire que l'autrice n'a pas l'habitude des dénouements heureux. Loin des « romans de gare sans substance » honnis par l'héroïne, Papineau aborde des sujets graves, tels que la dépression. Cependant, les manifestations de la perversité de Renaud, comme les verres d'alcool d'Alice, s'enfilent à un rythme infernal ; l'histoire aurait été plus forte, il nous semble, avec davantage de retenue. Les allers-retours dans le temps, s'ils sont efficaces, ne suffisent pas à éviter cette impression de redondance, cet essoufflement. La plume vive, le regard affûté et l'humour caustique de l'autrice non plus.

C'est indéniable, Véronique Papineau connaît sur le bout des doigts les créneaux qui sont les siens. Mais on peine ici à réprimer le sentiment de se trouver en terrain trop connu, au cœur d'une histoire qui semble ne jamais vouloir finir. ♦



☆☆

Véronique Papineau

Petit manuel des amours toxiques

Montréal, Leméac

2018, 256 p., 24,95 \$

Le vagabond lumineux

Isabelle Beaulieu

C'est le monde en furie, c'est la beauté qui fait mal :
on ne peut absolument pas passer sous silence l'arrivée d'un Lalonde.

Robert Lalonde est l'écrivain d'un seul souffle. Il écrit comme s'il n'avait plus rien à perdre, il a les antennes du ressenti plus vibrantes que la moyenne, il en dit beaucoup, au risque d'exagérer, mais ce sera toujours mieux que d'être passé à côté de quelque chose. Que ce soit dans ses carnets, ses récits, son théâtre, ses nouvelles, ou ici dans un nouveau roman, partout il est atteint de cette même maladie, qui incendie son sujet et lui inocule le don de la passion plus-que-vive.

Jérémie, trentenaire à l'allure d'adolescent, est un fougueux malotru au puissant charisme. Irène, la soixante-dizaine bien entamée, pratique le métier d'actrice, bien que la mémoire s'en aille de plus en plus à vau-l'eau. Romain, quatre-vingt-un ans, ex-prof de philo, vient compléter le trio fait d'attrance, d'improbabilité, d'allégeance inconditionnelle. Le jeune homme, qui erre dans la ville, n'ayant pour demeure qu'un très humble gîte, fait la connaissance des « vieux » séparément ; il rencontre la première dans la ruelle du théâtre où elle a l'habitude de griller une cigarette entre deux scènes, tandis qu'il tombe sur Romain à la sortie d'une église. L'homme, happé par l'aura indéterminée que dégage le jeune nomade, l'amène dans sa voiture. Ce n'est qu'un peu plus tard, par l'entremise de Jérémie, que Romain et Irène se croiseront, se lieront et assisteront ensemble aux allées et venues de ce vagabond lumineux, impuissants devant ses volatilisations spontanées et ses réapparitions tout aussi soudaines, mais ne pouvant s'empêcher d'être subjugués par sa force rageuse qui les aime à lui.

L'artiste prodige

Avec le personnage de Jérémie, Lalonde met en scène la magnificence de certains êtres, qui semblent portés par quelque chose de plus grand qu'eux, à la fois affranchis, dotés d'une pensée qui ne s'impose aucune ceillère, mais contraints, parce que sans cesse obligés de réprimer leurs fulgurances. Sorte de poète maudit, Jérémie est de la trempe des Kerouac et Cassidy, voyou impénitent aux révélations mystiques, qui espère l'emporter au paradis.

C'est ma voix, comme son vol est à l'oiseau. Ma courte histoire commença radieuse puis se fit effroyable, mais elle est fatale et simple comme une antique tragédie sous les feux d'un soleil vieux comme l'univers.

Au fil du récit, on comprend les circonstances qui ont fait de Jérémie, être libre et inspiré du génie créateur, un cynique désabusé. Une enfance difficile et un terrible drame le feront s'enfuir de la maison familiale et endormir son mal à coup d'injections dans les veines. Il y perdra ses convictions, ses rêves et ses aspirations viscérales à la création. À l'instar des artistes aux destins foudroyants, tel un André Mathieu dont la trajectoire fut celle d'une comète brûlée, il appartient à un autre univers que le nôtre, en même temps qu'il en fait entièrement partie, saisissant des mystères que le commun des mortels au cœur moins pur ne voit pas passer. Avec ce genre de personnage, on est au cœur de l'univers de Lalonde, bien que ce

livre ne soit pas le plus habile ni le plus convaincant à déployer les virtuosités de l'auteur.

Quant aux vieux, que Lalonde réussit à éloigner des clichés qui voudraient les voir dépourvus de désirs et réduits à un esprit obtus, ils retrouvent en Jérémie l'impétuosité de leur jeunesse, pas très éloignée de celle de leur vieillesse d'ailleurs, qui les amenait à refaire le monde et un peu plus. Au cours de la narration omnisciente, des phrases à la première personne viennent s'insérer naturellement, comme si Jérémie ne pouvait s'empêcher de répondre à l'urgence intérieure qui le tenaille.

Le ciel bas le nargue, les goélands se moquent de lui. La partie est depuis longtemps jouée et perdue. Dépourvu de tous mes moyens, j'inventerai tout de même le chaos et la ruine, mille souffrances, j'aurai le dernier mot.

Sans éléments de transition ou de repères typographiques, on laisse volontiers cette voix prendre le relais et nous palabrer entre autres ritournelles : « C'est comme ça et pas autrement. » Comme on se réjouit également des métaphores de l'auteur qui encore une fois ne peuvent se contenter d'être prosaïques. « Les enfants lui obéissent comme à saint François d'Assise les oiseaux. »

Des airs de polar

Plus l'histoire avance, plus elle prend les apparences d'une enquête qui mènera Romain et Irène à découvrir les secrets du gamin. Ce tournant est plus ou moins heureux puisqu'il fait perdre de la vraisemblance à l'histoire. On a du mal à imaginer les deux vieillards soudainement transformés en détectives opiniâtres. Cette deuxième partie est marquée par moins de solidité sur le plan des dialogues, qui accusent certaines maladresses et frôlent à quelques égards le mélodramatique. On aurait voulu que se poursuivent les envolées de Jérémie, né « d'une éclipse dans la fureur des hommes », plutôt que de partir à sa recherche. Même constat lorsqu'au dernier tiers, une nouvelle vient tout ébranler. Mais on a tendance à pardonner parce que l'intensité, le « tout-prendre » de Lalonde résiste à bien des déceptions. ♦



☆☆☆

Robert Lalonde

Un poignard dans un mouchoir de soie

Montréal, Boreál

2018, 208 p., 20,95 \$

Le fil de la voix

Michel Nareau

Dans ce roman inabouti empruntant à *La petite sirène* et à *Roméo et Juliette*, Julie Héту présente une femme qui raconte, par les ondes radiophoniques, son exil à son fils.

Après *Mot* (Triptyque, 2014), le nouveau roman de Julie Héту, *Pacific Bell*, s'organise autour d'une cabine téléphonique de cette compagnie californienne éponyme, perdue au milieu du désert de Mojave, près du Nevada. Cette cabine est un vestige de l'exploitation, jusqu'aux années 1960, des mines dans la région, et elle devient un repère permettant à des inconnus de communiquer, en y faisant des appels ou en tentant d'y joindre un passant. L'émission *Voix du désert* est diffusée sur une station de radio, propriété d'un groupe criminel mexicain et retransmet, par curiosité et pour cacher ses activités illicites, ces conversations en ondes, pendant que Sofia Loera anime ces échanges entre quidams, et les entrecoupe de récits épars. Le roman sera constitué de quelques-unes de ces voix du désert, principalement celle de Sofia, qui y raconte sa propre aventure, en se créant un alter ego fictif, Eco. La cabine devient un catalyseur de récits, et la structure tripartite du roman s'organise autour de la manière dont les voix s'agglomèrent dans ce lieu perdu.

La voix la plus saillante est celle de Sofia, parce qu'elle raconte, à son fils Adam demeuré à Montréal et à un public de plus en plus nombreux, son histoire familiale. Amoureuse de Miguel, dont le père dirige la *mano negra*, la mafia de la région d'Oaxaca, Sofia est la future héritière d'une nopalerie exploitée par la communauté autochtone, qui fabrique, à partir des cactus et de la cochenille, la pigmentation rouge utilisée dans la composition de peintures et de teintures. L'histoire d'amour entre Sofia et Miguel est narrée sous la double figure de la contrainte externe (engrenage social, lois de la mafia) et de la prédétermination (des histoires déjà récitées). Elle est surtout l'occasion de présenter, à répétition, les étapes de la fabrication des pigments écarlates, dans des passages au didactisme certain et qui ne parviennent pas à révéler un imaginaire dynamique de cet artisanat, ni des us et coutumes autochtones qui en émanent.

Une représentation attendue du Mexique

Cette trame récapitulative, adressée à Adam, unit trois espaces : le Mexique, lieu de l'enfance, le Sud-Ouest des États-Unis, espace de la prise de parole, et Montréal, territoire de l'exil. Se recompose alors une géographie culturelle de l'Amérique du Nord par le biais du récit de Sofia, où chaque pôle est, à des degrés divers, renvoyé à des clichés. C'est surtout le cas pour le Mexique. Si ce pays est l'objet de représentations de plus en plus fréquentes dans la littérature québécoise (notamment chez Louis Hamelin, André Major, Francine Noël, Louis Lefebvre), en raison des liens économiques et touristiques, il échappe rarement à des figures récurrentes.

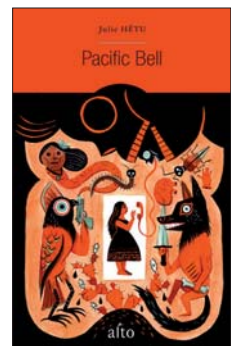
Dans *Pacific Bell*, c'est la jonction entre l'art gigantesque des muralistes, la violence de la rue et le soulèvement politique, qui est mise de l'avant. La modernité mexicaine y est occultée, au profit d'une énième représentation de manifestations populaires matées

dans le sang. Le trope du guérillero romantique occupe beaucoup de place dans l'image québécoise de l'Amérique latine, et ce roman n'y échappe pas, comme s'il fallait y voir l'espace d'illusions solidaires à perpétuer. En ce sens, toute la partie où les manifestants se teignent les mains en rouge est assez faible, dans son opposition à la main noire de la mafia, et dans son symbolisme trop appuyé par la transposition des discours des leaders politiques révoltés. Le fait que la narratrice de cette partie, Sofia, soit aussi peu informée de ce qui se passe augmente les approximations, les jugements faciles et appuie les clichés habituels.

Les fils emmêlés des autres voix

Le roman de Héту est fragmenté en plusieurs trames ; celle de Sofia, racontée hebdomadairement, est trouée par une voix omnisciente qui décrit de l'extérieur la solitude, la soif, le désarroi puis la paranoïa de la protagoniste, s'étiolant dans le désert, loin des siens et de sa terre rouge. Si elle est perdue au milieu des crotales et des arbres de Josué, c'est qu'elle doit payer son tribut à la mafia, et servir d'annonceuse dans un système de trafic illégal. Ainsi, chaque fois que Sofia raconte en ondes des parties de *La petite sirène*, un signal est envoyé aux criminels indiquant que la marchandise a été livrée. La réécriture de ce conte populaire occupe une place importante dans le récit. La présence de cette histoire sert autant à montrer l'attrait pour l'autre et la différence, que les ennuis qu'entraîne une telle attirance, lorsqu'il y a incompatibilité fondamentale entre les groupes.

En jouant avec ce motif de la faille entre les êtres, sans parvenir à bien l'exploiter, Héту construit un roman aux accents lourds, qui raconte l'incapacité à changer son parcours, à effacer les sillons dans lesquels les personnages se trouvent et à imaginer d'autres suites, divergentes, à ces histoires traumatiques. Une fois, Adam a demandé à Sofia de recomposer son feuilleton, parce que la tangente ne lui plaisait pas ; sa mère n'a pas su le faire, montrant du coup que les fils de la voix offraient surtout le caquètement répétitif d'une ventriloquie, à laquelle les récits peu convaincants de Héту font écho.◆



☆☆
Julie Héту
Pacific Bell
Québec, Alto
2018, 144 p., 21,95 \$

Pleurer comme au cinéma

Marie-Michèle Giguère

Les fictions qui nous hantent racontent des petites parcelles de qui nous sommes. Et le mythique *Thelma & Louise* permet à Martine Delvaux de magnifiquement se révéler.

En 1991, l'Irak envahit le Koweït, le premier café Starbucks ouvre ses portes à Seattle, Freddie Mercury et Miles Davis s'éteignent. Mais il y a autre chose, ajoute Martine Delvaux dans ce nouveau roman : « Le 24 mai 1991, *Thelma & Louise* sort en salle. Je fonds en larmes à la fin du film. »

Sur plus de deux cents pages, l'autrice, essayiste et professeure scrute son film fétiche, dissèque les scènes, les dialogues ; étudie les différentes versions du scénario qu'elle a entre les mains. *Thelma & Louise*, c'est une fin de semaine entre deux amies – Louise, interprétée par Susan Sarandon, et Thelma, interprétée par Geena Davis – qui prend des allures de cavale, lorsqu'elles refusent d'être des victimes, et que Louise tue l'agresseur de Thelma. Pour son scénario, Callie Khouri a remporté le Golden Globe et l'Oscar. La réalisation était assumée par Ridley Scott.

À travers le prisme de cette œuvre, c'est tout un pan de sa vie que Martine Delvaux analyse : ses amitiés féminines, ses voyages et, comme au cœur du film, les rencontres fortuites sur la route, surtout celles qui mettent les femmes sur leurs gardes, celles qui auraient pu mal tourner, celles qui blessent à jamais.

En examinant les informations récoltées sur la démarche de la scénariste et des autres artisans du film, Delvaux trouve des avenues pour mieux cerner la jeune femme qu'elle était, l'autrice qu'elle est devenue. « Je fais des allers-retours entre Thelma, Louise et moi. Je décortique les scènes et je découpe ma vie. »

Près d'un an après la déferlante #moiaussi, Martine Delvaux raconte les menaces qui pèsent sur les femmes, sans en faire des victimes. Elle dénonce, tout en refusant de mettre en scène les fautifs ou de leur offrir trop de mots. Comme la scénariste Callie Khouri, c'est l'attachante force des femmes que Delvaux magnifie avec ce roman.

La littérature qui naît du cinéma

Les livres ne me font pas pleurer, mais les films oui, certains films et sans doute quelques livres aussi, tout compte fait. Est-ce que les mots sur la page ont le pouvoir de vraiment me soutirer des larmes, ou est-ce que quand je lis, si je ressens une tristesse, ça reste un chagrin sec qui ne coule pas sur ma peau ? Ce que je trouve, en lisant, c'est une émotion sans fond, une langueur qui est à la fois extrême jouissance et extrême douleur. Cette impression que laisse la beauté parce qu'on ne peut pas l'attraper.

Si l'autrice avait déjà abordé ce thème par le passé – elle racontait dans l'essai *Les filles en série* (Remue-ménage, 2013) comment ce film avait fait d'elle une féministe –, elle s'y attelle aujourd'hui avec

une magnifique impudeur, une transparence qui ne peut laisser indifférente.

Sa démarche porte aussi sur le sens de l'écriture, sur le besoin qui fonde celle-ci : « Que je vais écrire et répéter, sans m'en rendre compte parce que j'aurai oublié ce qu'il y avait dans les livres précédents, réécrire pour reprendre autrement. Je reste hantée par la question de la jeune fille, sa douceur timide, son courage tremblant. »

Le roman – j'aurais envie d'écrire le récit – s'attarde souvent à des souvenirs précis de l'autrice, avec autant de minutie que lorsqu'il décortique certains passages du film. Mais son attention pour le détail ne l'empêche pas d'ancrer sa réflexion dans quelque chose de bien plus vaste, qui interroge la société dans laquelle s'inscrivent et le film et sa vie : « Et pourquoi Thelma et Louise devaient-elles s'attendre au pire ? Les hommes ont Jack Kerouac. Les femmes ont Thelma et Louise. Au lieu de l'exploration, la fuite. »

Il y a quelque chose de particulièrement puissant dans l'introspection, l'expression de l'âme au « je ». Martine Delvaux sait se débarrasser des fards, des fausses idées sur elle-même, de tous les artifices qui peuvent brouiller le discours. Émerge alors quelque chose d'une grande puissance. Même si certains thèmes – les souvenirs de voyage, les contrastes entre les émotions qui naissent du cinéma et celles que crée la littérature – reviennent souvent dans *Thelma, Louise & moi*, on ne sent pas de lourdeur ni de lassitude à la lecture, seulement l'importance de nommer, nommer encore chaque idée, pour la digérer, se l'approprier, la faire sienne.

L'histoire de Thelma et Louise s'est avérée libératrice pour nombre de femmes, et l'immersion dans cette œuvre permet aussi de libérer une parole chez Martine Delvaux. Cette exploration des « échos entre le film et [sa] vie », comme un fil qui guide son écriture, lui permet de construire une fresque narrative qui n'aurait pas existé autrement. Et ç'aurait été bien dommage. ♦

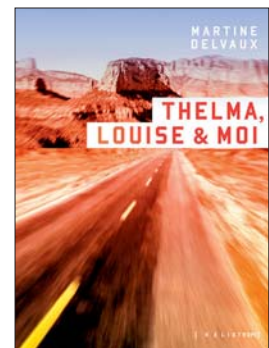
☆☆☆

Martine Delvaux

Thelma, Louise & moi

Montréal, Hélotrope

2018, 240 p., 22,95 \$



Frères et sœurs de sang

Marie-Michèle Giguère

L'étrange odeur du safran donne à voir un éventail de relations fraternelles.

C'est compliqué entre Miléna Babin et moi. Lorsqu'en 2014 elle a publié son premier roman, *Les fantômes fument en cachette*, tout faisait rêver à une entrée fracassante dans l'univers littéraire : le titre magnifique, la prometteuse collection Quai n° 5 – dont il était l'une des premières parutions. Il y avait là les ingrédients pour que quelque chose opère, pour que sa lecture procure ce petit moment de grâce qui survient lorsqu'une nouvelle voix d'écrivain se fait entendre. En plus, la jeune autrice était l'une des plumes d'un blogue qui se démarquait, *Les Populaires*, où quelques bijoux de textes avaient été publiés. Est-ce que mes attentes étaient trop grandes pour ce premier opus ? Peut-être. Parce que si le roman avait quelques charmes, il n'était pas à la hauteur de ce qu'il laissait présager.

Ainsi, lorsque *L'étrange odeur du safran*, le deuxième roman de Méliana Babin, est arrivé entre mes mains, j'ai éprouvé des sentiments mitigés. L'objet élégant, le titre tout aussi beau que le précédent, donnaient envie d'espérer de nouveau. J'avais très envie d'être séduite et de plonger dans la région du Bic des années 1980. Et même si plusieurs bémols viennent pondérer mon enthousiasme, il demeure que ce deuxième roman m'a franchement plus emballée que le premier. J'ai aimé la sensibilité féministe, qui transparaît dans son livre ; son ambition d'écrire quelque chose qui soit complètement différent d'elle-même. Et puisqu'elle le publie à un âge où plusieurs grandes plumes ne s'étaient pas encore commises, j'ouvrirai le prochain avec joie.

Fratreries antagonistes

L'étrange odeur du safran, ce sont d'abord des histoires de duos, de frères et de sœurs. Il y a Nil, qui fuit son jumeau violent, Yoav. Effrontée, massive, voleuse. Nil aime rédiger des poèmes avec un canif à même les meubles et apprécie la compagnie d'une renarde à demi apprivoisée. Il y a Arielle, adoptée par les parents de Jacob à la mort des siens, qui s'est prise d'une affection interdite pour son frère adoptif, après l'avoir longtemps ignoré. Plusieurs années après sa disparition, seul Jacob connaît le secret qu'elle protégeait jalousement. Puis, finalement, comme une parenthèse, un aparté, Amar et sa sœur Alaka, en Inde, qui participent à une expédition au cours de laquelle le jeune garçon ira cueillir du safran – la reine de toutes les épices – pour la première fois.

Le roman raconte la rencontre de Nil et de Jacob, alors que Nil déguste un repas qu'elle ne peut se permettre au restaurant de Jacob, avant de s'enfuir sans payer. Au fil des événements, la voleuse et le restaurateur sympathisent ; Nil, fugitive, s'impose chez Jacob. Petit à petit, elle découvre le cambriolage que prépare Jacob alors que le lecteur, lui, saisit la tragique histoire derrière son urgent besoin d'argent. L'autrice a imaginé qu'il y avait dans les années 1980 de petits producteurs de safran dans la région du Bas-Saint-Laurent. Jacob et son complice, Renaud, ont mis au point durant des mois un plan pour voler leurs récoltes.

Un roman choral inégal

Cette soirée d'octobre où Arielle était devenue orpheline, elle se faisait garder chez son parrain, un ami d'enfance de ses parents. Au moment où le cou de son père s'était cassé net, et quand, la seconde d'après, la cage thoracique de sa mère avait transpercé ses poumons, la petite était assoupie dans un lit de camp au pied du lit de Jacob, le fils de son parrain, de trois ans son aîné. Depuis la deuxième phase de son sommeil, elle dirigeait un important cambriolage de biscuits à la mélasse.

Il y a ici un sens du récit souvent prometteur. Par moments, l'autrice s'enfarge dans des phrases lourdes, un peu sirupeuses, des figures de style appuyées : écrire le désir n'est pas chose facile, mais le comparer à un volcan, deux fois en quelques paragraphes, manque peut-être de mesure et de poésie.

La fresque romanesque que tente de broser cet assez bref roman est ambitieuse. L'alternance du narrateur omniscient et de la narration au « je », qui nous présente le point de vue de Jacob ; les multiples retours en arrière ; le récit en Inde intercalé en de courts chapitres : malgré une certaine complexité, la structure du roman fonctionne. Pourtant, on reste un peu sur sa faim quant aux thèmes abordés. Explorer les frontières de l'inceste, l'épidémie de sida des années 1980, le désir meurtrier et les rituels de la cueillette du safran était un pari risqué. Le résultat est mitigé, il n'embrasse pas aussi habilement tous ces sujets, même si jamais on ne perd le fil ou le goût d'aller au bout du récit.

Et c'est peut-être là que quelque chose se révèle, qui échappe aux mesures, à l'évaluation purement rationnelle d'un objet littéraire : de tous les livres imparfaits, certains ont des défauts qu'on leur pardonne plus aisément. Celui-ci est l'un d'eux. Même s'il n'y réussit pas complètement, il y a quelque chose dans ce à quoi il aspire, ce vers quoi il tend, qui le rend séduisant. ♦

☆☆

Miléna Babin

L'étrange odeur du safran

Montréal, Édition XYZ, collection « Quai n° 5 »

2018, 200 p., 21,95 \$



Laisser la forêt pousser en soi

Thomas Dupont-Buist

Si l'herbier d'Emily Dickinson était par elle considéré comme étant l'un de ses plus beaux poèmes, le livre que consacre Dominique Fortier à l'écrivaine américaine se présente comme l'éblouissant cabinet de curiosités d'une existence aussi paisible que mystérieuse.

Certains auteurs ont besoin d'aller caresser, ne serait-ce que du bout des doigts, la poussière qui recouvre les meubles anciens qui habitent la mémoire des lieux ayant vu leur hôte vivre comme il le pouvait ou l'entendait. Fortier, que les voyages horripilent et qui, pareille en cela à Dickinson, préfère observer l'infime variation des jours scrutés depuis la même lucarne, choisit la carte au détriment du territoire. Quand elle cherche à se représenter Homestead, résidence de l'illustre famille de la poétesse recluse, sise dans une bourgade paisible du Massachusetts, la rêverie ne tarde pas à l'emporter sur la méthode journalistique.

Et si, au terme de la visite, plutôt que de suivre sagement le guide, je me tapissais sous un lit ou me glissais derrière une porte – et si je restais jusqu'au soir, attendant que tout le monde soit reparti pour sortir de ma cachette, aller à la fenêtre, dans l'obscurité, et observer les restes du jardin figés par les premiers gels d'automne –, alors j'aurais la nuit pour moi toute seule.

Méditations impressionnistes

S'il fallait comparer Fortier aux peintres, il faudrait d'abord écarter les naturalistes (trop prosaïques), ensuite les surréalistes (trop agités) pour jeter notre dévolu sur les impressionnistes. Car lire Dominique Fortier, c'est d'abord cela, se repaître de tableaux aux atmosphères si fortes que le souvenir peut les évoquer avec précision longtemps après que l'on a fait leur connaissance sur le papier. Hors du temps, elles sont manières de retraite face aux passions fiévreuses du monde, réintroduisant naturellement le passé dans notre contemporanéité sans tout ce qu'il pourrait dégager de suranné, laissant le songe prendre le pas sur le présent. Avec ses livres, Fortier crée des espaces de papier, de poésie et de sens, dans lesquels chercher refuge. Virginia Woolf souhaitait « une chambre à soi », la poétesse américaine Emily Dickinson, à la fin de ses jours, ne quittait plus la sienne, son paradis de quiétude gardé par une douce cerbère, sa sœur Lavinia. Dans la lignée de ces grandes femmes, Fortier fait l'éloge de la solitude, de la plénitude que l'on trouve dans la répétition – en cela demeurant toujours pudique, même si elle se dévoile elle-même un peu plus que dans ses premiers livres, et poursuit le processus entamé dans son précédent roman, *Au péril de la mer* (Alto, 2015), vivier entre autres de confessions-réflexions sur la maternité.

Comme dans la vie de Dickinson, il ne se passe à peu près rien dans ce livre-méditation. Nourris par cette absence d'action, stimulés par l'ascèse contemplative, les sens s'affinent pour se consacrer à de minuscules et pourtant capitaux phénomènes. C'est là le cœur de la poésie de la « dame en blanc » et le chœur de l'ode que lui chante Fortier, sa sœur du futur.

Les révélations de la réclusion

En imaginant les instants d'une vie menée souvent plus près des abeilles et des papillons que des hommes, Fortier réfléchit par ailleurs au sens de sa propre démarche d'écriture. Oubliez les velléités biographiques, l'exactitude et les vicieux petits secrets à dévoiler triomphalement. Dans une belle leçon d'étymologie, Fortier révèle les clés essentielles de sa pratique.

Auteur, du latin augere, augmenter. L'auteur est celui qui ajoute. [...] Écrire, scribere, creuser le sol, fouiller, rayer. [...] Qui a besoin de Dieu quand il y a les abeilles ?

Si Dickinson est cette démiurge recluse du monde des hommes, cela ne peut que la rapprocher encore un peu plus de ce qu'incarne la romancière d'Outremont lorsqu'elle explore les villes de papier plutôt que de s'appesantir sur les problèmes Ikéa qu'occasionnent ses déménagements, et qui l'estent inutilement la nacelle de ce bijou littéraire autrement si délicat. Car même dissimulée derrière ses livres, « [Dickinson] n'est pas cachée, elle n'est pas recluse. Elle est au cœur des choses, au plus profond d'elle-même, recueillie [...] ».

Vous l'aurez compris, il m'est difficile de ne pas succomber ici à la tentation de vous citer le livre en entier pour vous enjoindre de le lire tant les passages d'une rare poésie y sont légion. Et c'est peut-être là la plus grande vertu de ce roman, celle de nous enseigner à prêter l'oreille à cette poésie, au magnétisme des mots car :

ce sont eux qui nous apprennent ce qu'ils veulent dire [...] qui se rapprochent du lecteur, prudemment, pour l'apprivoiser. Bientôt on parcourt les poèmes comme une forêt, mystérieuse à jamais, mais dont la pénombre est percée de sentiers et de rayons de lumière. Bientôt on se met à habiter cette forêt, dont on reconnaît les oiseaux et les créatures, les étangs noirs et les grands chênes. Bientôt, bientôt cette forêt se met à pousser en nous. ♦



☆☆☆☆
 Dominique Fortier
Les villes de papier
 Québec, Alto
 2018, 192 p., 22,95 \$

Caniules et républiques imaginaires

Thomas Dupont-Buist

Il y a des républiques qui se font avec le minimum de conviction. Celle qui est nécessaire, par exemple, à l'adolescent pour s'arroger la souveraineté du sous-sol de ses parents. Dans *Pinsonia (1500-2011)*, Lasnes médite oisivement sur les demi-nations et autres chimères éphémères.

Curieux roman que cet hybride croisant une vie où les carrefours sont des culs-de-sac à un scénario de film historique propagandiste. Le cynisme y suinte dans une langueur mélancolique, et l'on ne s'étonne pas de trouver les titres de nombreuses pistes de Sonic Youth, en exergue des épisodes de la vie du nécrologue désabusé, Paco Fater, narrateur de la moitié du récit. Dans une république bananière inspirée de la défunte Counani (bande de terre que se disputaient mollement la Guyane française et le Brésil jusqu'à une courte indépendance de moins de vingt-cinq ans ayant pris fin au début du xx^e siècle), Paco enchaîne les petites combines dans le but avoué de mettre les voiles vers New York pour n'en jamais revenir.

Aussi nonchalant dans son rapport aux autres qu'envers les révoltes qui menacent de renverser les autocrates gouvernant son pays de cocagne, Paco subit sa vie comme une canicule poisseuse qui n'aurait pas de fin. Ce jusqu'au jour où le décès d'un ami, dont il n'était au demeurant pas si proche, va lui fournir une chance de quitter le merdier dans lequel il a toujours vécu. En possession d'informations sensibles, saura-t-il marchander avec les bonnes personnes pour en tirer une cagnotte suffisante qui financera son exil ? À cette intrigue de roman noir se mêlent les différentes scènes d'un scénario de film censé raconter la naissance de la République de Pinsonia par le biais de ses grandes figures. C'est peut-être là qu'est le plus intéressant, dans ce troisième livre de Lasnes, qui mélange assez habilement Histoire et fiction, traficote de grandes et célèbres figures pour grossir le fallacieux curriculum vitæ d'un pays fictif.

Scénario pour un récit national

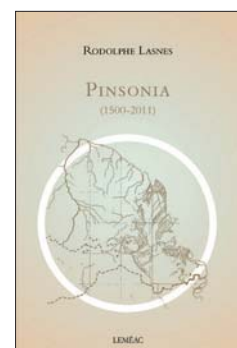
D'une typographie à l'autre, le lecteur passe de la vie de Paco aux différents tableaux pseudo-historiques du documentaire patriotique, rédigés à la machine à écrire. La police de caractère, l'agencement des paragraphes, les dates et les bonds entre les époques, tout concourt à restituer l'impression qu'on a entre les mains un scénario mystérieux, et dont le fil conducteur demeurera encore obscur un bon moment. Le procédé est chaque fois le même, on mélange faits historiques avérés et inventions servant le récit national en cours de fabrication. Cela donne des scènes clichées au possible et rédigées dans un style souvent télégraphique (et vraisemblablement voulues comme telles par l'auteur), empruntant tant aux mythes de l'exploration du Nouveau Monde qu'à ceux du Far West. L'honneur de figurer en scène d'ouverture est accordé à un oublié de l'histoire de l'exploration, l'infortuné Pinzon, un homme dont les exploits

ont été maintenus dans l'ombre de Christophe Colomb et ce, par-delà la mort. À la manière d'une relation, cette scène rejoue la première rencontre entre les peuplades « sauvages » de l'Amérique et leurs « distingués découvreurs ». Peu à peu, on se met à douter du caractère historique du document, la piste d'indices patiemment dissimulés révélant la part de propagande grossière qui s'y cache.

Ambiances fugaces

Le second arrêt sur image est consacré à la négociation du traité d'Utrecht, où se joue le destin politique de territoires immenses et prioritaires, dont la minuscule zone contestée – le sujet de ce roman – ne fait vraiment pas partie. Simple codicille à l'alinéa, le sort de la future République de Counani est décidé sans grande attention « autour d'un festin et de bonnes bouteilles ». La table est mise et le ton choisi pour ce qui va suivre, soit les négociations de chercheurs d'or attablés dans des tripots, les politiciens idéalistes dont ne feront qu'une bouchée ceux qui n'ont pour seule valeur que l'intérêt.

Fait d'ambiances soignées, exploitant bien l'ellipse et ne s'appesantissant jamais, *Pinsonia (1500-2011)* préserve l'intérêt de son lecteur tout du long, sans pourtant laisser des sillons profonds dans sa mémoire. Quelque chose n'y vit pas assez, comme si hors des cadres bien délimités des tableaux, on ne pouvait percevoir la totalité du monde. Belles et fugaces impressions qui nous donnent envie de voyager plus avant dans ces parages méconnus du monde, que ce soit en allant y déployer le grand angle de son propre regard ou en continuant de tourner encore et toujours plus de pages.◆



☆☆☆
Rodolphe Lasnes
Pinsonia (1500-2011)
Montréal, Leméac
2018, 240 p., 25,95 \$

Somnambules

Paul Kawczak

Avec *Les bains électriques*, Jean-Michel Fortier joue des codes du mystère pour nous plonger dans une petite communauté isolée.

La Scouine de Gabriel Marcoux-Chabot, *La Bosco* de Julie Mazzieri, *L'ossuaire* d'Audrey Lemieux sont autant d'excellents livres qui, dans la dernière année, ont mis de l'avant dans le roman québécois une image dure et sombre, métaphysique et érotique, de la campagne québécoise. La campagne – le fond de rang, le comté – ne s'y constitue pas en opposition à une éducation ou à une culture plus urbaine et bourgeoise, comme dans les romans de retour à la terre, qui mettent en scène l'éternel dilemme du mâle québécois, hésitant entre les lettres et la terre, la littérature et le bois. Dans les romans dont je parle ici, la ruralité se développe en vase clos, se générant du sol où sont enterrés les morts, et du ciel dont le silence trahit l'état de déréliction générale qui semble marquer ces régions littéraires.

L'ombre du *Deep South* de Flannery O'Connor et de William Faulkner plane sur ces récits qui ne mettent pas tant en scène l'image pittoresque, le sociolecte savoureux ou les excès de boisson dans ce qu'ils peuvent avoir de romanesques, mais témoignent du dépouillement – et parfois de l'indigence – économique, affectif, spirituel, sexuel qui a affligé et afflige encore une partie des campagnes occidentales. Ce dépouillement ne manque pas de soulever des questions sociales et ontologiques et, paradoxalement, contribue à la richesse de ces romans dans la lignée desquels s'inscrit le deuxième livre de Jean-Michel Fortier, *Les bains électriques*.

Minuit aux bains

Jean-Michel Fortier, avec *Le chasseur inconnu* en 2014, signalait déjà le portrait acerbe et drolatique d'une petite communauté, y dépeignant les jeux de pouvoir et de manipulation. Son écriture romanesque semble en effet sensible à cette idée que les rapports de forces et les mécanismes sociaux sont d'autant plus saisissants qu'ils se situent dans un contexte d'isolement et de déficit général. Avec *Les bains électriques*, ces jeux et enjeux sociaux s'ouvrent au domaine du rêve et de la magie.

Le petit groupe de femmes modestes – employées de magasin et domestiques – que constituent Renée Lépine, Belle Guénette, Céleste, Margot, Ginou et la Veuve Clot, et que réunissent des parties de belote, voit revenir après une dizaine d'années d'absence, Louise Beurre, partie outre-Atlantique à la suite d'une troupe de cirque. Renée Lépine est bouleversée par ce retour et va vouloir se rapprocher de Louise Beurre, de qui elle était auparavant très proche, et qui maintenant l'évite. Le hasard fera que Renée obtiendra le travail que convoitait Louise : domestique à la riche résidence Spencer Wood, dont l'étrange propriétaire, Sarah Rosenberg, lui assigne l'obscur tâche d'inspecter, chaque nuit à minuit, les bains électriques, « une installation exotique et saugrenue », sortes de sarcophages de sudation dans lesquels elle s'est réveillée une nuit en panique, croyant y voir feu son

mari, mort électrocuté. Au même moment, Renée Lépine hérite d'un étrange livre intitulé *La science du rêve* d'une vieille dame, elle aussi somnambule, pour laquelle elle a travaillé. Elle qui jure ne jamais rêver, découvre avec angoisse son propre somnambulisme. La trame du roman s'évase alors pour le mieux, les questions et les mystères se multipliant pour le petit groupe de femmes : Qui est la sorcière du comté ? Belle Guénette aurait-elle tué sa fille ? Que deviennent ses prétendants qui disparaissent les uns après les autres ? Louise Beurre a-t-elle véritablement été une actrice célèbre à Paris ? Pourquoi surveiller les bains électriques, chaque soir, à minuit ?

Couverture

Il y a chez Jean-Michel Fortier quelque chose du polar, une ambiance d'enquête de village, mais sans les réponses définitives. L'auteur a le sens du mystère, il installe la microsociété de ces vies modestes, leurs rivalités, leurs orgueils, leurs soumissions sociales, leurs sexualités frustrées, leurs rêves et leurs peurs dans un monde qui rechigne à se dévoiler entièrement. La petite enveloppe des personnages n'exclut pas de grandes souffrances, des souffrances qui n'ont pas les moyens de s'épancher, de vies qui n'ont pas toujours les moyens de vivre. Mais la riche madame Rosenberg est misérable d'isolement et de peur. Cette déréalisation du monde est peut-être alors la réponse à l'isolement et au dépouillement, la dimension des « petites gens ». Quand la vie est « petite », le monde s'agrandit.

L'écriture de Jean-Michel Fortier, autant tragique que pince-sans-rire, est à la fois très dure envers ses personnages, n'épargnant aucune de leurs médiocrités, et indulgente, en ce qu'elle ne propose pas mieux, pas de portraits d'humains meilleurs, pas d'horizons mélioratifs. La maîtrise du réel et l'épanouissement de soi ne semblent pas être d'essence humaine, ils seraient tout au plus les privilèges de ceux qui savent tirer la couverture à eux, pour peut-être mieux étriquer leur monde. À découvert, l'on rêve éveillé. ♦

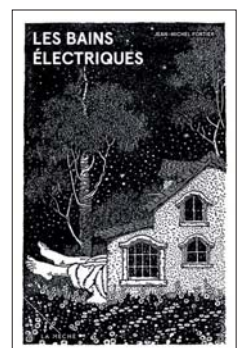
☆☆☆☆

Jean-Michel Fortier

Les bains électriques

Montréal, La Mèche

2018, 194 p., 22,95 \$



« C'est une journée parfaite pour cracher du sang »

Olivier Boisvert

Sans réinventer le bitume, le premier roman de Jean-Christophe Réhel ouvre une brèche dans l'œuvre du poète, qui y propose un récit mutin où la maladie et la culture populaire font bon ménage.

Dans *Ce qu'on respire sur Tatouine*, le maître des télescopes anthropomorphiques s'en donne à cœur joie, pare l'os d'une chair que l'on ne rencontre pas dans les cercles télégéniques et prouve que le délire intérieur peut constituer le haut lieu de la résilience. L'auteur, atteint de fibrose kystique, y raconte comment il a développé une gymnastique du cathéter et une forme sauvage de dédramatisation qui réchappe son être au monde. Ce premier roman engage des ressorts empathiques inattendus et probants. C'est une incursion dans les incapacités quotidiennes du malade, desservie par une langue affranchie qui déploie son imagination jusqu'au-boutiste.

Badin, et souvent là où l'on s'y attend le moins, Réhel ne montre aucune complaisance dans la mise en scène de son existence, dont il fait le récit avec une licence qui décape et fait du bien. Ses saillies poétiques font flèche de tout bois et traduisent de façon perçante son désir de ne plus être pris en grippe par l'univers ainsi que le plaisir qu'il prend à nous communiquer les circonvolutions de son esprit hirsute, et les sentiments contradictoires qui l'animent. « Pendant une partie de la journée, je reste dans le fauteuil à regarder mes mains. J'essaie de lire un livre, ma concentration s'attarde sur les marges blanches, j'évite de lire les mots. Si je lis un mot, je vais prendre en feu. »

« Si je ne me trompe pas, la vie est belle. Il suffit simplement de bien viser. »

Si les lésions bronchiques et le mucus provoquent des difficultés respiratoires qui diminuent les capacités pulmonaires de l'auteur à 43 %, son souffle romanesque s'avère vélocité et percutant. Ce qui ne veut pas dire que la forme affiche une singularité admirable, même si le rythme constitue somme toute une de ses forces. Nous naviguons dans un récit standard, construit selon une architecture convenue. C'est assumé et ça marche plutôt bien. En revanche, *Ce qu'on respire sur Tatouine* manque de relief et souffre d'une inertie imputable au fait que le moteur romanesque court continuellement après sa queue, arc-bouté sur l'entrelacement de la culture populaire, de la maladie et de la solitude paranoïaque. Sa manière d'appréhender les événements, c'est-à-dire derrière le paravent surjoué de références à la culture geek, complique l'accession à une matrice humaine moins conformiste, plus authentique, et ultimement, moins puérile.

En tant que lecteurs-trices, on demeure en périphérie du monde sensible que l'auteur nous exhibe à moitié, derrière un prisme d'interprétation qui agace à force d'être trop emprunté et répété. Tout se passe comme si le poète ne pouvait se résoudre à dialoguer

en profondeur avec le mal qui l'accable sans recourir à des symboles racoleurs et consensuels, qui limitent son inventivité et restreignent son répertoire, que l'on sait pourtant plus ample. La fibrose kystique n'est pas le seul tourment qui assaille le héros de *Ce qu'on respire sur Tatouine* : il est aussi prisonnier d'un regard monolithique, qui sabote la polysémie du mal de vivre et ses ramifications.

Je me sens comme un X-Men. Aujourd'hui pour dîner, c'est du macaroni chinois avec du chou-fleur. Je mange tranquillement, je n'ai pas vraiment faim. Je pense à quel X-Men j'aimerais incarner, je pense à Mystique, la fille bleue. J'aimerais être la fille bleue et me transformer en qui je souhaite. Je veux être George Clooney et me promener dans les corridors de l'hôpital en souriant comme George Clooney.

Pourtant, c'est au sein des passages où le Jean-Christophe du roman affronte et dépeint l'altérité que l'écrivain démontre l'étendue de son talent par la précision et le naturel de ses images. « Elle me fait un autre sourire. J'aurais le goût qu'il m'appartienne. J'aurais le goût de construire une cabane dans son sourire et d'habiter là longtemps et de ne plus payer de loyer et de ne plus faire de traitements pulmonaires et de vieillir et de mourir dans son sourire : un seul de ses sourires ferait l'affaire. » La partie du roman où le protagoniste fait un séjour prolongé à l'hôpital vaut à elle seule le détour. Le syndrome du babouin qui affecte l'auteur est le point de départ d'une série de réflexions et de situations délirantes, susceptibles de provoquer chez quiconque des fous rires irrésistibles. On rit beaucoup, mais il ne nous est pas permis d'apprécier les nombreuses couches identitaires de l'auteur. Puisque celui-ci se cache derrière Sam Gamegie, le hobbit protecteur de Frodon dans *le Seigneur des anneaux*, dès que le réel s'impose dans toute sa rudesse et son absurdité. C'est le poète qui fait de la pyrotechnie avec la langue, et qui aide son coloc Normand à compléter ses mots croisés en lui soufflant la définition du mot « abatis » que l'on aurait aimé découvrir davantage...♦



☆☆☆

Jean-Christophe Réhel

Ce qu'on respire sur Tatouine

Montréal, Del Busso

2018, 288 p., 24,95 \$

Qui trop embrasse mal étreint

Nicholas Giguère

Avec *160 rue Saint-Viateur Ouest*, Magali Sauves propose, quatre ans après *Yiosh !*, une autre incursion dans la communauté juive montréalaise. Ce nouveau titre, sans être dénué de qualités, n'est toutefois guère convaincant.

Roman choral, *160 rue Saint-Viateur Ouest* relève aussi du roman policier, de l'étude de mœurs et de l'ethnographie sans toutefois respecter toutes les règles et les conventions liées à ces différents genres. Il en résulte un livre quelque peu informe, décousu, à la structure alambiquée, qui ne tient pas vraiment ses promesses.

Persona non grata

Les prémisses de cet ouvrage sont pourtant plus que fascinantes. Mathis Blaustein, lieutenant du Service des enquêtes sur les crimes contre la personne de la Sûreté du Québec, est estimé et respecté par ses collègues de travail. Sa vie personnelle, en revanche, s'avère nettement plus mouvementée. Jadis membre de la communauté juive de Montréal, Mathis est renié par tous (ou presque tous) les membres de sa famille ultra-orthodoxe en raison de son homosexualité : Yssruli, le patriarche omnipotent régnant sur la fratrie tel un dieu aux pouvoirs infinis ; Aaron, le père plutôt pleutre qui se réfugie dans les cabarets érotiques afin d'échapper à sa vie terne et monotone ; les frères et les sœurs, pour qui Mathis n'existe plus. Seule Yocheved, la mère, telle Antigone défiant l'autorité de Créon, voit son fils à l'insu de tous. Par le biais d'analepses et d'analyses psychologiques révélatrices, l'autrice décrit avec une patiente minutie les mécanismes de l'exclusion sociale. Devant apprendre à vivre au sein d'une société hétéronormative et ethnocentrée qui cherche à aplanir toute forme de différence, Mathis est « le transfuge, le Judas, le seul à connaître les deux côtés » de la médaille, ou plutôt de la société, où tout est codes, compromissions, apparences, faux-fuyants et hypocrisie.

Dans un tel contexte, comment, pour Mathis, être soi-même ? Comment arriver à réussir sa vie – ou, du moins, à ne pas complètement la gâcher ? La quête identitaire du personnage s'impose comme l'un des éléments majeurs du roman :

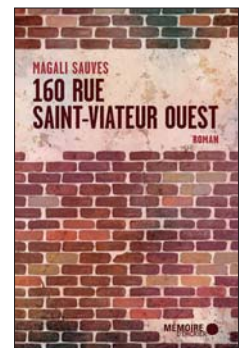
Du statut hybride qu'était le sien, de la dévalorisation profonde des fibres de son être au cours de son adolescence, de l'anathème qui avait sanctionné son départ de chez ses parents, était née une volonté farouche de devenir quelqu'un, de faire que son passage sur terre ne se résume pas à une monstrueuse erreur.

C'est dans ces pages, où elle entremêle les considérations sur l'identité juive et l'homosexualité masculine avec un certain lyrisme, que Sauves livre ses plus beaux passages, ceux où elle arrive à un réalisme probant empreint de poésie. Non seulement l'autrice montre-t-elle les effets dévastateurs de la répression intériorisée (haine et dégoût de soi) et de l'homophobie : elle s'attarde sur le couple que forment Mathis et Jean-Claude Limoges, professeur de français dans une polyvalente de Montréal, sur les affres et vicissitudes du quotidien, mais aussi sur les instants de bonheur et de sensualité.

Vous avez dit « intrigue policière » ?

À cette quête d'identité et d'authenticité dans un monde hostile se superpose une intrigue policière : en sa qualité de lieutenant, Mathis enquête sur la mort pour le moins suspecte de Georges Jalabert, un scientifique travaillant pour Green Stuff, une compagnie spécialisée dans la production de biopesticides. Certains chapitres prennent donc les allures de véritable *whodunit*, avec la scène de crime, les suspects et les interrogatoires. Cette intrigue eût été intéressante et pertinente si elle avait été mieux ficelée et, surtout, si elle n'avait pas été gâchée par une sous-intrigue : une femme, Léonie Laverdure, complètement affolée et éperdue, harcèle la mère de Mathis en se présentant chez elle à toute heure du jour et de la nuit et en l'assommant de questions qui n'ont, à première vue, aucun sens. Préoccupé par le bien-être de Yocheved, Mathis décide d'examiner le passé mystérieux de l'intruse. S'ouvre alors une deuxième enquête, qui mène le lieutenant à Berlin, où il plonge dans les racines du nazisme. Cette intrigue secondaire est inutilement complexe et finit par prendre le dessus sur la quête identitaire et la représentation de l'homosexualité, qui sont reléguées au second plan – pour ne pas dire davantage. L'identité de l'assassin de Georges Jalabert, révélée à la toute fin du roman, n'apparaît pas comme une surprise, mais plutôt comme une évidence que de trop nombreux indices ont laissé transparaître. Ce n'est pas tout de mettre en scène un personnage de détective pour écrire un roman policier : encore faut-il cultiver le sens du suspense.

En fait, ce qui diminue grandement le plaisir de lecture, c'est cette propension, chez l'autrice, à multiplier les intrigues et personnages secondaires, à sauter d'un sujet à l'autre et à aborder une kyrielle de thèmes : la violence conjugale, la corruption dans le milieu de la construction, etc. En résulte un roman morcelé et épars qui, sans être totalement mauvais, n'est pas une réussite. Un travail éditorial plus rigoureux aurait permis d'éliminer ces scories, ne serait-ce que les (trop nombreuses) coquilles, dont cet extrait malheureux : « se s'embrassaient ». Peut-être vaudrait-il mieux que Sauves s'en tienne au sujet qu'elle connaît le mieux et qu'elle maîtrise d'ailleurs parfaitement : la communauté juive. ♦



☆☆

Magali Sauves

160 rue Saint-Viateur Ouest

Montréal, Mémoire d'encrier

2018, 312 p., 24,95 \$

Les arènes du pouvoir

Isabelle Beaulieu

Un suspense qui nous tient sur le fil, mais surtout un roman de la dictature dans toute sa démesure.

Les Bleed du titre, ce sont trois générations d'hommes d'une même famille, qui règne depuis cinquante ans sur Mahbad, territoire imaginé par l'auteur aux limites du Moyen-Orient et du Caucase, essentiellement habité par deux groupes historiquement opposés, les Borans – qui détiennent le pouvoir – et les Lezers. Le grand-père a conquis l'indépendance de son pays et, à sa mort, Mustafa, son fils, lui a succédé comme président. C'est au tour de Vadim, le petit-fils, d'accéder à cette position pour une deuxième fois. Mais bien qu'il ait déjà réalisé un premier mandat, les ficelles de la gouvernance continuent d'être tirées par son père. Si l'un a engendré l'autre, la filiation n'a pas pour autant fait s'entendre les deux hommes. Le roman s'ouvre sur une journée teintée par la violence dans les bureaux de vote alors que les citoyens se rendent aux urnes pour déterminer s'ils reconduiront Vadim Bleed à la tête du pays. Présument une défaite, le gouvernement a suspendu le vote dans des secteurs sympathiques à un changement de pouvoir, afin de faire la lumière sur une possible intrusion de témoins internationaux venus influencer les voix. On comprend dès lors que rien ne sera ménagé pour que les Bleed se maintiennent à la tête du pays.

Difficile de ne pas penser à la Syrie et au régime de terreur de Bachar al-Assad ayant mené à cette guerre qui dure depuis sept ans. Difficile également de ne pas faire le parallèle avec l'ingérence russe aux États-Unis ou avec les manifestations du Printemps arabe, qui réclamaient de véritables démocraties. Il va sans dire que ce roman fait de nombreux échos à l'Histoire, aux dictateurs qui se succèdent, aux dirigeants de pays qui libèrent leur patrie pour plus tard y faire main basse, aux groupes d'une même nation divisée en clans ennemis, aux intérêts marchands qui scellent le sort de milliers d'individus. « On s'éloigne de l'appréciation des choses en s'obligeant à passer par la monnaie pour en mesurer la valeur¹ », écrit le philosophe Alain Deneault. Mais la vérité, c'est que tout s'achète, même une élection, même si elle se fait au péril de vies humaines.

Les voix divergentes

Le procédé narratif relaie quatre axes principaux. Celui de *La Nation*, journal officiel du pays, mis en place par le gouvernement des Bleed pour contrôler les informations. Le quotidien détient quelques libertés néanmoins, quoique surveillées. Un deuxième axe est celui d'un blogue écrit par une opposante. Enfin, la parole est donnée à Mustafa, puis à Vadim. La tribune journalistique rapporte les faits, ou du moins transmet ceux qui lui ont été divulgués. Le blogue est une représentation de la sphère citoyenne, et du risque lié à la parole quand celle-ci ne va pas dans le sens de l'ordre dominant. Quant aux chapitres narrés par Mustafa et Vadim, ils prennent directement à parti le lecteur, et en plus de donner un rythme soutenu à l'écriture, ils sont une porte d'entrée dans la psyché des personnages. Le va-et-vient entre ces voix narratives permet d'accéder à l'histoire sous plusieurs angles, ce qui n'est pas nouveau comme façon de faire, mais s'avère ici efficace.

Parfois, lorsque je suis caché derrière ces voitures blindées, ces jets privés équipés de missiles, ces gardes du corps gonflés aux stéroïdes, derrière le poids de l'histoire et des précédents, il m'arrive d'oublier que je suis là.

Ce passage raconté par Vadim, comme tous les autres montrant une introspection, donnent poids et force au récit puisqu'ils investissent les raisons qui motivent les hommes. Le roman aurait sûrement eu avantage à forer un peu plus de ce côté, pour étoffer les protagonistes qui, sans aller jusqu'à dire qu'ils incarnent un cliché, nous donnent parfois l'impression de répéter l'idée que l'on se fait d'une dictature, sans toucher à une part plus intime. En évitant la personnalisation, l'auteur a probablement voulu que le lecteur puisse transposer facilement des exemples d'absolutisme ou d'oppression, mais il réduit aussi la portée qu'une définition plus nette des individus serait venue ajouter.

Toutefois, le lecteur est entraîné à anticiper les supercheries grâce à la part de suspense qui enroule le roman, incertain jusqu'à la fin puisqu'il sait qu'il peut à tout moment être trompé tant tout, dans cette histoire, est affaire de faux-semblants. Pris dans l'engrenage du récit, il ira assurément au bout du roman, pour enfin s'en étonner, hésitant entre le contentement et la désillusion.

Comme les ramifications reliant les événements sont nombreuses, il aurait été aisé de se perdre si la précision de la langue n'avait pas été respectée. Par bonheur, la traduction menée par Daniel Grenier, également écrivain, est limpide et conserve le rythme de chacun des types de narration.

L'homme est un loup pour l'homme ?

La part heureuse dans tout ça, c'est que le roman nous laisse entrevoir la chute de ces lignées de despotes – sans pour autant conclure à une libération totale du peuple. *Les Bleed* semble du moins nous conduire, par le décorticage patient d'une dictature ordinaire, à une lucidité plus grande, qui nous fait dire : nous achopperons chaque fois que nous aurons la prétention de dominer, de posséder, d'asservir. ♦

1. Alain Deneault, *La médiocratie*, Lux, 2015.

☆☆☆

Dimitri Nasrallah

Les Bleed

traduit de l'anglais (Québec)

par Daniel Grenier

Saguenay, La Peuplade

2018, 272 p., 23,95 \$

